

## L'invasion fénienne au Manitoba Un journal contemporain

George F. G. Stanley

Volume 17, Number 2, septembre 1963

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302278ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302278ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

### ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Stanley, G. F. G. (1963). L'invasion fénienne au Manitoba : un journal contemporain. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 17(2), 258–268. <https://doi.org/10.7202/302278ar>

## L'INVASION FÉNIENNE AU MANITOBA

### Un journal contemporain

Après la fuite de Louis Riel et de son collègue, W. B. O'Donoghue, de Fort Garry, en août 1870, l'ex-trésorier du gouvernement provisoire proposa de s'aboucher avec les autorités américaines. En septembre, les deux anciens chefs des Métis du Manitoba préparèrent une pétition au président des États-Unis, U. S. Grant, qu'O'Donoghue alla lui-même porter à Washington.<sup>1</sup> Quoique Louis Riel se fut déjà opposé à l'annexion aux États-Unis, O'Donoghue changea le texte de la pétition pour demander que le Manitoba fut annexé à la république américaine.<sup>2</sup> A Washington le président Grant accueillit O'Donoghue avec amabilité, mais ayant reçu des renseignements de son espion à Winnipeg, James Wickes Taylor, il refusa à Donoghue l'appui demandé.

Désappointé mais non pas découragé, O'Donoghue entra en relations avec les chefs féniens des États-Unis. La Fraternité fénienne refusa de se mêler des affaires manitobaines, mais O'Donoghue réussit à intéresser à sa cause plusieurs chefs féniens, tels que John O'Neill et J. J. Donnelly, en les assurant que les Métis, à la suite des persécutions dont ils avaient été les victimes, étaient prêts à se rallier à la bannière irlandaise. À la tête d'un petit nombre de chômeurs et de vétérans des raids féniens de 1866 et de 1870 au Canada, il se dirigea vers Pembina, juste au sud de la frontière manitobaine, en octobre 1871.

À la requête de Monseigneur Alexandre Taché, de Saint-Boniface, Riel rassembla les principaux chefs métis à St-Vital le 25 septembre. Quoique sa tête fût mise à prix, Riel se prononça en faveur du gouvernement et contre le mouvement

<sup>1</sup> G. F. G. Stanley "Riel's petition to the President of the United States, 1870" (*Canadian Historical Review*, December, 1939).

<sup>2</sup> J. P. Pritchett "The so-called Fenian Raid on Manitoba" (*Canadian Historical Review*, March, 1929), 32.

fénien. Le 2 octobre, O'Donoghue fit une demande de secours aux paroisses métisses. Après une nouvelle réunion des Métis, André Nault et Baptiste Lépine allèrent à Pembina. Ils s'y rendirent plus par curiosité qu'avec le désir de donner leur appui au chef fénien. Avant leur retour le lieutenant-gouverneur, A. G. Archibald, dans une proclamation, invita la population "to rally round the flag" pour repousser les envahisseurs. Le 5 octobre un corps volontaire, commandé par le major A. G. Irvine, partit vers Pembina. Il arriva à Saint-Norbert le 6 octobre et à Sainte-Agathe le 7.

Dans l'intervalle, Riel et ses compatriotes, espérant que le fédéral leur en serait reconnaissant, s'assemblèrent à Saint-Vital le 5 octobre pour se prononcer ouvertement en faveur du gouvernement manitobain. Le 6 octobre, après avoir écouté les rapports de Nault et de Lépine, les Métis résolurent d'organiser des groupes militaires. Le 7 octobre, Riel écrivit au lieutenant-gouverneur pour l'assurer de la loyauté des paroisses métisses. Le jour suivant Archibald se rendit à Saint-Boniface pour passer en revue 200 cavaliers métis.

En même temps, O'Donoghue, comptant sur un accueil bienveillant de la part des Métis, traversa la frontière et prit possession le 5 octobre du petit fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Toutefois, sans l'appui des Métis du Manitoba, il ne pouvait pas parvenir au Fort Garry. Les autorités militaires des États-Unis intervinrent à ce moment et les Féniens se soumirent au capitaine Wheaton du 20ième régiment d'infanterie américaine de Pembina. O'Donoghue lui-même fut capturé par deux Métis qui le remirent aux Américains.

Pendant quelque jours, les patrouilles métisses, commandées par Joseph Royal et Pascal Breland, parcoururent la région. Mais elles ne rencontrèrent aucun Fénien. Il n'y avait plus rien à craindre des soi-disant envahisseurs.

Cet épisode, tout ridicule qu'il nous semble aujourd'hui, a malheureusement été considéré peu important par les historiens. C'est avec beaucoup de justesse que M. Archibald écrivit plus tard que si les Métis s'étaient décidés à se joindre aux Féniens, une guerre civile en aurait résulté. En se déclarant pour

le lieutenant-gouverneur, Riel empêcha O'Donoghue de renverser le gouvernement du Manitoba.

Le journal qui suit est un compte rendu contemporain des événements qui entourèrent l'invasion fénienne. Ce texte, quelquefois sérieux, quelquefois facétieux, fut écrit par l'abbé J.-B. Proulx, alors missionnaire à Saint-Boniface. Le journal se trouve à la bibliothèque du Séminaire de Sainte-Thérèse, Sainte-Thérèse, Québec. Je remercie Mgr Pierre Décary, recteur du Séminaire, de m'avoir permis de consulter ce journal.

GEORGE F. G. STANLEY,  
*professeur,*  
*Département d'histoire,*  
*Collège militaire royal,*  
*Kingston, Ont.*

## INVASION FÉNIENNE

1 OCTOBRE

Je vais écrire en abrégé un journal de l'invasion fénienne; je ne prétends pas faire de la vérité historique, seulement ce seront les nouvelles telles qu'elles nous arrivent, plus ou moins contradictoires, grossies par les échos du lointain.

O'Donahue, en partant, avait dit à ses amis: Ne vous découragez pas, avant longtemps je planterai mon drapeau dans le Fort Garry. C'est une tête de fer.

Depuis le printemps on entendait dire: M. O'Donahue va venir; il vient; il est arrivé! quelquefois, c'est avec des familles; d'autrefois, c'est avec une armée de féniens. Tout le monde tenait la nouvelle d'une personne sûre qui l'avait apprise de quelqu'un qui l'avait vu; mais ce quelqu'un, vous ne pouviez jamais le voir vous-même. A la fin on ne croyait plus à rien.

Quelqu'un avait écrit à quelqu'un: Ne craignez rien, les émigrés qui vont vous arriver sont des amis, ce sont de braves

familles irlandaises, allemandes et canadiennes. Qu'en penseront les Métis ? Il lui avait été répondu : Pour les Métis je ne puis répondre en leur nom ; quant à moi, je n'ai qu'une crainte, c'est qu'ils ne viennent pas ou qu'ils arrivent trop tard. Tous les gens bien pensant auraient vu d'un bon œil une immigration irlandaise qui serait venue s'établir paisiblement en reconnaissant les lois du pays. Mais la chose, était-elle possible ?

D'autres plus clairvoyants disaient : Personne ne consentira à suivre M. O'Donahue jusqu'ici que les féniens ; c'est trop loin, et sur leur chemin ils rencontreront en pleine solitude des terres aussi bonnes, des climats plus cléments, et des conditions d'établissement pour le moins aussi faciles. Pour les Féniens qu'ils restent chez eux.

#### 6 OCTOBRE

M. O'Donahue est arrivé à Pembina ! Pascal Breland, Falcon et d'autres membres du Gouvernement Provisoire sont partis dans la nuit pour aller le rejoindre. Ainsi vient m'annoncer la nouvelle la femme Lalique. Qu'ils soient partis, c'est possible ; que ce soit pour se ranger avec O'Donahue, je ne le crois pas.

À six heures St. Pierre entre tout effaré. Le garçon d'Abraham arrive de la Fourche ; on y attend les Féniens ; les soldats creusent des trous autour du fort. Je crus à quelque chose.

Dix minutes après entre le vieux Carrière. Je viens vous apporter des papiers qui arrivent de la Prairie du Cheval Blanc <sup>1</sup> ; c'est en anglais. Proclamation du gouverneur au nom de la Reine à ses "beloved subjects" faisant appel à leur concours volontaire pour repousser l'invasion de cette bande de voleurs, de malfaiteurs, etc. Ces expressions sont peut-être vraies ; j'aimerais mieux ne pas les voir dans la bouche de la Reine parlant à son peuple.

Combien sont-ils ? sont-ils dans la province ? en quel endroit ? doivent-ils arriver bientôt ? Rien à toutes ces questions.

---

<sup>1</sup> Une région à l'ouest du Fort Garry et au nord de la rivière Assiniboine, habitée par des Métis.

7 OCTOBRE

Étienne de Laronde arrive de la Fourche. Les Anglais ont peur, il y a grande agitation, tout est en mouvement, les gens arrivent du Portage en masse<sup>2</sup>, c'est un va-et-vien continu. Dans la ville on ne vit que des groupes inquiets ici, là bruyants. On n'entend que parler de fénéiens. On a déjà engagé quatre cents hommes.

On ne voit pas un Métis. On dit : quelques uns vont prendre fait et cause avec le gouvernement. Ils n'aiment pas ces gens-là. Les gens de la Pointe des Chênes vont descendre. Jusqu'ici ils tiennent à leur maison. Quelques uns des plus chauds ou qui ont eu maille à partir avec les soldats se rendent à Pembina. Baptiste Lépine<sup>3</sup> est venu à St. Norbert sonder la disposition des gens. Il veut se faire des partisans. Il dit : Folie de prendre pour le gouvernement, avant longtemps ce pays doit appartenir à l'américain. M. O'Donahue a assez de monde, qu'il va passer tout droit, qu'il n'arrêtera pas une journée, comme s'il n'y avait personne au Fort.

Riel est à St. Vital. Il a été vu chez M. Ritchot<sup>4</sup>, avec M. Dugast<sup>5</sup>. Il ne remue pas. Le gouverneur le caresserait, il resterait insensible. « Si vous aviez promulgué l'amnistie, vous seriez bien aise aujourd'hui de me trouver. C'est contre vous qu'on marche, vous n'avez pas su vous faire des amis des métis, arrangez-vous tout seuls. » Les Métis lui auraient demandé ce qu'il pensait. « Faites une assemblée, soyez prêts à exprimer maintenant votre opinion, moi aussi, je parlerai. » On dit : Riel n'aurait qu'à remuer le petit doigt, et il se lèverait des masses.

On expédie des munitions au Fort de Pierre<sup>6</sup>. Plusieurs

<sup>2</sup> C'est-à-dire Portage-la-Prairie, une colonie anglaise sur l'Assiniboine.

<sup>3</sup> Métis faisant partie de la cour martiale qui condamna Thomas Scott à mort au Fort Garry en 1870.

<sup>4</sup> L'abbé Joseph-Noël Ritchot, curé de Saint-Norbert, conseiller de Louis Riel pendant le soulèvement des Métis en 1869-70, et délégué du gouvernement provisoire à Ottawa. Ritchot fut l'âme des négociations qui aboutirent à l'Acte du Manitoba en 1870.

<sup>5</sup> Le père Georges Dugast, missionnaire à Saint-Boniface, ami et confident de Louis Riel.

<sup>6</sup> Un comptoir de traite de la Compagnie de la baie d'Hudson sur la Rivière-Rouge, 19 milles en aval du Fort Garry, connu généralement comme "Lower Fort Garry" ou "The Stone Fort".

quittent; un plus grand nombre parle de prendre le large. Plusieurs anglais se proposent d'envoyer leurs animaux au loin. Larence, un des oppositionistes au Provisoire, va demander à M. Ritchot ce qu'il faut faire. « Tiens-toi tranquille, prends bien garde de faire le fou cette fois-ci, ceux qui vont avec le gouvernement changent une chaudière pour se faire bouillir . . . est-ce vrai » !

8 OCTOBRE

Les Anglais ont peur plus ou moins en raison directe du nombre de leurs animaux; jugez de la frayeur de l'honorable H. B. C.<sup>7</sup> Tous les gros bourgeois de Winnipeg sont entrés dans les volontaires, Bannatyne, McTavish, simple soldats, le gouverneur Smith, capitaine<sup>8</sup>. C'est sans doute pour l'exemple. J'ai peine à croire qu'ils aient l'intention d'aller au feu. On leur met un grand capot bleu avec une navelure rouge au bras, et les voilà en costume de contre-féniens.

Que pensent, que disent les gens du Lac ? D'abord un coup de foudre; impression pénible; j'ai vu plus d'une figure blême, entendu plus d'une voix tremblante. Mais ils ont vite repris leur sens. Maintenant il rient et sont très friands de nouvelles. Il y en a qui sont partis dans le seul but d'aller voir ce qui se passe. En général les sympathies ne sont pas avec ces gens-là, mais on veut rester neutre, et on ne plaint aucunement les anglais. Une vieille femme me disait « ces gens-là crient bien haut qu'ils viennent renverser le gouvernement pour remettre ensuite le pays aux Métis; fou qui le croira. Quand a-t-on vu les gens partir de si loin pour venir se battre pour les autres, surtout sans être demandés ? » Généralement j'entends dire « Que les Anglais aient une bonne peur, c'est bon; qu'ils reçoivent une tape, ce n'est pas mal. Si les Féniens sont seulement

---

<sup>7</sup> C. à d. The Hudson's Bay Company.

<sup>8</sup> A. G. B. Bannatyne, ancien employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson, membre du Conseil d'Assiniboia. Il a collaboré avec Riel dans le gouvernement provisoire. John H. McTavish, Canadien écossais, employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson, en faveur des Métis. Donald A. Smith, envoyé spécial du gouvernement canadien à la Rivière-Rouge en 1870, subéquemment gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, président de la Banque de Montréal, représentant du gouvernement du Canada à Londres. Fut connu aussi sous le nom de lord Strathcona.

quinze cents, il n'y a que les Métis à cheval qui puissent les arrêter. Les Anglais ont dit que les Métis sont des riens; ils vont voir maintenant. » J'en connais qui seraient contents que les Anglais vinsent être battus à plate couture, et qu'ensuite les Métis se levassent en masse pour les sauver.

Monseigneur<sup>9</sup> écrit du Fort à Graham: J'ai rencontré O'Donahue, je ne le comprends pas, je lui demandai ce qu'il prétendait faire, « pas de mal, a-t-il répondu; et il a ajouté en souriant: Nous voulons prendre le Fort Garry.»

#### 9 OCTOBRE

Un espion du gouvernement a vu les Féliens sur le chemin de Saint-Paul<sup>10</sup>, ils n'étaient pas plus d'un cent. Ils pensaient que leur présence suffirait pour soulever les Métis et ensemble ils auraient été assez fort pour renverser le gouvernement.

Autre version. Les chefs seuls sont venus par le chemin de Saint-Paul; la masse des soldats pour éviter les regards, est arrivé par le chemin du Missouri. Six cents sont déjà rendus à la Rivière-aux-Gratias, six cents à Pembina, et les autres ne sont pas loin. En tout ils nombrent deux milles neuf cents; pourquoi pas neuf cent un ?

M. O'Donahue aurait fait dire aux Métis qui veulent l'aider de se trouver à St. Norbert le sept; que les autres au moins se tiennent tranquilles, ceux qui prendront pour le gouvernement seront traités comme les Anglais.

Les féliens sont formidables. Ils traînent avec eux quatre-vingts canons, si gros qu'un homme peut se cacher dedans; ils ont des cartouches de *trois pieds de long*. Hélas !

Trois cents hommes à cheval doivent partir de minute en minute de Fort Garry pour aller rencontrer les ennemis. C'est Plainval qui doit les commander.<sup>11</sup>

<sup>9</sup> Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface.

<sup>10</sup> Probablement Gilbert McMicken, membre au service secret du gouvernement canadien pendant les troubles féliens.

<sup>11</sup> Louis de Plainval, Canadien français, officier du régiment de milice envoyé par le gouvernement canadien à la Rivière-Rouge en 1870. Chef de police à Winnipeg.



On a fait demander deux milles hommes en Canada; ils viendront en vingt jours. C'est un peu fort.

On dit que deux cents Métis ont pris des armes pour le Gouvernement. Cependant on a encore vu que les deux familles Marion et Villebrun.<sup>12</sup> Sans doute on a fait courir ces bruits pour décider les autres.

#### 10 OCTOBRE

En obéissance à la Proclamation de son Excellence, le Lieutenant-Gouverneur, les Métis de la Rivière Rouge ont tenu leurs assemblées; ils ont choisi des chefs qui se sont mis en rapport avec l'autorité militaire. Sont-ils sous les armes ? les garde-t-on en réserve pour les appeler au besoin, c'est ce que j'ignore.

Le 6, trois cents soldats sont partis pour aller rencontrer les envahisseurs, ce sont probablement des Anglais; le 7, il est parti un corps d'infanterie et un corps de cavalerie, tous les deux Métis; et le bruit, après la grand'messe, comme c'était Dimanche, est parti un autre corps de cavalerie métisse à la tête duquel commandait M. Royal.<sup>13</sup>

Le Père Allard m'écrit : on ne connaît le nombre des Féniciens, ni au juste, ni approximativement, ce qui fait que chacun est sur ses gardes pour ne pas se compromettre, vous *comprenez*. Riel jusqu'ici, s'est conduit loyalement. La grande masse des Métis semble disposé à supporter le gouvernement de bras et de cœur.

#### 11 OCTOBRE

O'Donahue avec une poignée d'hommes s'est emparé du Fort de la Compagnie à Pembina; ce fort est situé sur le terrain

<sup>12</sup> Les familles Marion et Villebrun étaient opposées au mouvement rielliste. Joseph Marion fut employé par McDougall pour afficher sa proclamation à la Rivière-Rouge. Un Villebrun fut chargé des prisonniers métis lors de la délivrance de Sayer en 1849.

<sup>13</sup> Joseph Royal, journaliste canadien-français de Montréal qui alla à la Rivière-Rouge en 1870 à l'invitation de Louis Riel. Editeur des premiers journaux de langue française de l'Ouest canadien, et lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest de 1888 à 1893.

américain<sup>14</sup>. Le commis, s'étant échappé, alla donner avis aux autorités américaines, elles vinrent en force. O'Donahue se retira dans l'angle formée par la jonction des Rivières Rouge et Pembina. Comme il est inférieur il dut se constituer prisonnier. Avec lui ont été pris deux autres grands chefs, O'Neill et Donnelly.

En vertu d'un certain traité d'extradition (qui est donc bien récent) le commandant américain aurait fait savoir au Lieutenant-Gouverneur d'envoyer chercher les prisonniers. Le Gouverneur a envoyé des Métis ; il s'est bien gardé d'employer les volontaires ; ils auraient pû flamber la cervelle à O'Donahue. Je n'y crois rien.

Les Féliens, sans leurs principaux chefs, vont-ils continuer d'avancer ? D'abord, est-il certain qu'il y en ait d'autres, et qu'ils soient en nombre ?

Un nommé McDormet, commis chez Bannatyne, pour avoir parlé trop haut et trop fort contre le gouvernement, a été incarcéré.

Il a dû se tenir en ville quelque chose comme un meeting d'indignation. Dieu nous préserve des contre-coups orangistes et des haines loyales, qui pourraient éclater à l'occasion de cette échauffourée.

15 OCTOBRE

Les soldats qui ont été jusqu'à Pembina au-devant des Féliens n'en ont rencontré aucun ; aucun indice de leur présence. De suite trois cents sont partis pour le Portage de la Prairie, avec mission d'aller sonder la prairie entre cette dernière place et les lignes. Les Anglais craignent que l'odeur de leurs animaux et de leur blé n'attirent d'abord chez eux des gens qui pour faire la guerre ont besoin de vivre.

---

<sup>14</sup> Le fort était en fait situé sur le territoire canadien. Un officier américain, David Heap, du corps de génie, avait délimité la frontière en 1870 au nord du fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Les troupes américaines s'avancèrent juste aux limites établies par Heap. En 1872 une commission internationale leva le plan de la région et trouva que la frontière était en effet cent mètres au sud du fort. Voir J. E. Parsons, *West on the 49th Parallel* (New York, 1963), 31.

Il n'a peut-être jamais existé d'armée d'invasion. O'Donahue et compagnie pensaient peut-être qu'il leur suffisait de se montrer avec une poignée d'hommes pour soulever les Métis.

## 16 OCTOBRE

Le 8, après la messe, trois cents Métis sous le commandement de Riel et de Lépine se sont réunis à St. Boniface. Ils ont fait dire au Gouverneur qu'ils voulaient le voir pour lui offrir leurs services. Le Gouverneur n'osa pas les recevoir au Fort. On dit qu'il craignait d'être fait prisonnier avec tous ses gens. Certainement il n'était pas prudent de mettre cette masse d'hommes en contact avec les soldats. Demander seulement les chefs, ceux-ci n'auraient pas voulu venir; ils auraient craint une trahison. Le Gouverneur prit le parti de se transporter de l'autre côté de la rivière<sup>15</sup>. Il donna la main à tout le monde; Riel parla au nom de sa nation; le Gouverneur se montra satisfait et fit preuve dans ses paroles de beaucoup de prudence et de beaucoup de tact. Il partit au bruit d'une décharge d'artillerie, comme on en avait lâché à son arrivée. Les orangistes sont en feu. Ils disent que le Gouverneur n'aurait pas dû même recevoir *ces rebels*, bien loin d'aller au-devant d'eux. Les Métis jubilent; tant que le Gouverneur s'est cru maître de la situation, il n'a pas fait attention à nous, surtout à nos chefs; maintenant qu'il a peur, il plie le jarret.

## 18 OCTOBRE

Lorsque les soldats américains arrêterent les Fénies, O'Donahue se réfugia sur le terrain anglais. Certains Métis français allèrent le sommer de se rendre; il tira deux pistolets: « Si vous voulez me remettre aux Anglais, je tire le premier qui fera un pas vers moi; si c'est aux Américains, je vous suivrai à la frontière. » Eh bien, suivez-nous, dirent-ils.

Les autorités américaines ont fait un semblant de procès aux prisonniers, puis les ont relâchés. Les chefs et les hommes ont repris la route de Saint-Paul. O'Donahue est resté à

---

<sup>15</sup> C. à d., Archibald alla du Fort Garry, situé à l'ouest de la Rivière-Rouge, à Saint-Boniface, à l'autre côté de la rivière.

Pembina; il dit que ce n'est pas fini, qu'on le reverra l'été prochain. Si le bon Dieu veut, il fera encore fiasco.<sup>16</sup>

20 OCTOBRE

Cinquante Métis, choisis des différentes paroisses parmi ceux qui en grand nombre ont offert leurs services sous le commandement des Ms. Royal et Breland, sont allés sonder la prairie en arrière des établissements de l'Assiniboine; rien. Après sept jours, ayant gagné chacun 30 piastres, les chefs davantage il va sans dire, ils revinrent de l'invasion fénienne, de la guerre terrible, des terreurs sans savoir pourquoi.

---

<sup>16</sup> W. B. O'Donoghue, ancien Frère des Ecoles Chrétiennes, instituteur au collège de Saint-Boniface, trésorier du gouvernement provisoire 1869-70, devint instituteur aux Etats-Unis après l'échec de l'invasion fénienne. Il mourut de tuberculose à Rosemount, Minnesota, E.-U., en 1877.